

L'écho du Cedapa et de l'Adage

L'INFORMATION TECHNIQUE POUR GAGNER EN AUTONOMIE

Nos écoles agricoles sont-elles devenues folles ?

C'est une foule d'inquiétudes et de questions qui émergent quand on voit les journaux agricoles promouvoir les nouvelles installations récemment mises en place dans plusieurs lycées agricoles. Le mois dernier, le lycée agricole de Pommerit Jaudy a inauguré sa nouvelle ferme totalement robotisée : traite, alimentation, analyses de lait, raclage... Tout ça pour la pédagogie bien sûr : "ces équipements modernes sont de vrais outils pédagogiques pour motiver les élèves" explique le directeur dans l'article du Paysan Breton intitulé "Une ferme laitière à la pointe". Dire que nous sommes passés par là !

Comment appeler cela une vitrine de la filière laitière bretonne ? A travers nos réseaux nous mettons en avant une agriculture durable : Durable au niveau environnemental : une vache est un herbivore, et restera une barre de coupe à l'avant et un épandeur à l'arrière. Concentrer les animaux sur de petites surfaces voire faire du hors sol laitier nous paraît bien trop dangereux. Le bilan carbone en prend un sérieux coup ! Durable au niveau social : nous ne sommes pas des machines, nos animaux non plus. Les fourrages que nous sommes capables de produire déterminent notre production et pas l'inverse. 1 seul UTH pour 600 000 l de lait ou plus encore, est-ce l'avenir des jeunes ? Qui en veut ? Bravo la création d'emploi ! Nous savons bien que 2 UTH peuvent vivre avec 300 000 l de lait ou moins. Durable au niveau économique : comment peut-on engager autant de capitaux pour faire du lait sur un marché mondial qui ne donne pas ou peu de visibilité à moyen terme ? La rentabilité sera loin d'être au rendez-vous.

Serions-nous dupes ? L'élevage porcin a raisonné ainsi il y a quelques décennies. On en voit le résultat. Veut-on faire ce même constat en lait dans quelques années ?

Il paraît bien difficile pour nos réseaux d'intervenir dans ces établissements scolaires qui ont une autre vision de l'agriculture bretonne de demain. Pourtant il le faut. Ce sont les jeunes qu'il faut convaincre. Convaincre qu'il est possible de faire du lait autrement sinon ces derniers ne seront plus nombreux à la campagne demain.

CÉCILE ET YANN LE MERDY. ÉLEVEURS À LOUARGAT (22)

Dossier : les prairies à flore variée (pages 6-10)

Fermoscopie à la chèvrerie du Cap (page 11)



Implantation de prairies : les différentes périodes et méthodes

Un petit tour d'horizon des différentes méthodes d'implantation des prairies des éleveurs du Cedapa et de l'Adage.

Implantation fin août après céréales : rouler rouler rouler !

« Après avoir ramassé la paille, je passe un coup de vibroculteur en cas de non labour et deux en cas de labour. En fonction de la finesse de la terre, j'attèle ou pas un cultipacker derrière le vibroculteur pour bien casser les mottes. Le semis s'effectue après en combiné herse rotative semoir. Je relève les bottes pour casser le lignage. Le semis est ensuite rappuyé par deux passages de rouleau cambridge de 9 m de large.

Les repousses de mélange céréalier occupent l'espace. La première exploitation se fait si possible dès l'automne pour couper les repousses de mélange céréalier et donner de la lumière aux légumineuses » Emmanuel Dessenne, Drouges



La ferme : 41 ha dont 33 ha de prairies, 4 ha de maïs, 4 ha de mélange céréalier, 1,5 UTH, 45 VL Holstein, 1.46 UGB/ha SFP, 254000L de lait produits en bio.

Implantation tardive à l'automne

« Pour l'implantation de ma prairie après céréales. Je fais un déchaumage à pattes d'oies juste après la moisson puis un à deux déchaumages dès les nouvelles levées de mauvaises herbes. Ensuite, je passe la herse rotative, éventuellement avec cultipacker. Cela me permet d'affiner le déchaumage. Je sème avec une herse, un cultipacker et un semoir dès que la "vraie" humidité revient. Je ne veux surtout pas risquer qu'une levée soit grillée en septembre. Je sème en octobre depuis 2009, mais je suis en bord de mer. Le premier pâturage a lieu soit en début mars, soit l'ensilage au 10 mai. Les semis fin août sont risqués pour deux raisons :

- il y a un manque d'humidité et donc un risque d'avoir des levées qui crèvent, surtout le trèfle.

- un ou deux déchaumages me semblent insuffisants : toutes les mauvaises graines ne lèvent pas » Jean-Pierre Guernion, Hillion



La ferme : 47 ha, 34 ha de prairies, 4,60 ha de mélange céréalier, 6,60 ha de maïs, 1,70 ha de sorgho fourrager, 1,6 UTH, 45 vaches, 280 000 litres de lait vendus, chargement : 1,44 UGB/ha SFP.

Prairies implantées au printemps sous couvert d'orge

« Deux tiers de mes prairies sont semées au printemps sous couvert d'orge. Le semis se fait début avril après une dérobee de colza fourrager récoltée à l'autochargeuse. Après la récolte du colza en vert, la parcelle est labourée. Un semis d'orge de printemps (100-120kg/ha) est ensuite fait en combiné herse rotative.



Un semoir delimbe® attelé à un déchaumeur.

Le semis de la prairie se fait à la volée au delimbe® sur un cultipacker. Je passe deux fois avec le delimbe® en marche, ça me permet de mieux maîtriser la répartition des graines et de bien tasser le sol. L'orge est moissonnée fin juillet et donne 25-30 qtx/ha. La prairie est pâturée en fin d'été, si elle n'est pas très haute à la moisson. Si la moissonneuse doit couper l'épi haut parce que la prairie a bien poussé, j'y fais du foin. Les prairies semées au printemps sous couvert d'orge permettent d'épandre le fumier accumulé. 15T/ha de compost sont épandus sur le colza avant le labour. Cette technique me plaît mais, quand les conditions sont favorables et qu'il y a besoin d'herbe rapidement, je fais un semis de fin d'été classique » Jérôme Le Goff, Evran.



La ferme : 62 ha dont 48 ha de prairies, 10 ha de mélange céréalier et 3 ha d'orge, 3 UTH, 45 VL jersiaises, 1.54 UGB/ha, 184000 L de lait produits en bio.

Prairie semée au printemps dans une céréale implantée à l'automne.

« La prairie est semée sur la céréale d'hiver début avril. Un passage de herse étrille est effectué fin mars en désherbage mécanique de la culture. Je refais un passage de herse étrille juste avant un orage avec un delimbe à l'avant du tracteur. La prairie est ainsi semée et tassée par la forte pluie. Je conseille de faire cette technique sur une céréale précoce. Ça permet de laisser de la lumière à la prairie rapidement. Cette année, l'orge sera battue début d'été et la première exploitation de la prairie se fera par pâturage à l'automne. Avec cette technique la prairie est semée plus tôt (pas besoin d'attendre la moisson pour l'implanter) et le sol est bien tassé pour un pâturage d'automne » Jean-Yves Guémin, éleveur à Feins.



La ferme : 51.5 ha dont 42 ha de prairies, 2.5 ha de maïs grain et 7 ha de mélange céréalier, 1 UTH, 40 VL Montbéliardes. 1.02 UGB/ha, 178000 L de lait produits en bio.

Le rôle des groupes d'éleveurs dans la maîtrise de la santé animale

Dans le cadre d'une étude sur la santé des élevages, nommé « Synergies » et animé par l'ITAB, une dizaine d'exploitations de l'adage ont été enquêtées en 2014. Un échange autour des résultats d'enquêtes portant sur le « rôle des groupes d'éleveurs dans la maîtrise de la santé animale » a eu lieu sous forme d'une soirée débat, le 26 Mars 2015, à Cesson-Sévigné. Extraits.

Le groupe favorise l'assimilation

Le groupe permet donc de sécuriser les discussions sur la santé animale. En effet, on évoque souvent ses difficultés quand on parle de santé animale. « On va parler dans un groupe où on est en confiance mais pas forcément avec les voisins » explique un éleveur.

D'après Claire Ruault, sociologue au GERDAL (Groupe d'Expérimentation et de Recherche : Développement et Actions Locales), le groupe favorise l'assimilation d'une pratique qui ne va pas de soi et qui est difficile à mettre en œuvre : « C'est là que le groupe est intéressant : il mobilise, crée la situation pour échanger. Sans groupe, c'est difficile de se lancer, même pour ceux qui pourraient être intéressés » explique-t-elle.

Les échecs font avancer

Les éleveurs ont trouvé des solutions par l'utilisation des médecines alternatives, mais pas de remède miracle ! Cependant, ces insatisfactions et déceptions ne sont pas vus comme des échecs : « On apprend aussi bien de ses erreurs, il faut s'en servir pour

avancer, rebondir, même si ça implique une certaine remise en question » explique un éleveur.

Le rôle du vétérinaire dans la santé animale alternative

En plus du groupe, les éleveurs interrogés souhaiteraient une plus grande interaction avec leur vétérinaire sur les médecines complémentaires. Le problème est que peu de praticiens sont formés aujourd'hui aux médecines alternatives.

Certains agriculteurs ont changé leur manière de fonctionner avec leur vétérinaire. Ce dernier réalise une visite par an et regarde toutes les problématiques sanitaires. Les éleveurs gagnent ainsi en autonomie de soin même s'ils sollicitent toujours le vétérinaire. L'éleveur combine son propre savoir, celui du vétérinaire, de collègues et du groupe, et la décision finale lui revient : « J'aime bien avoir des véto qui parlent qui expliquent ce qu'ils font : ça nous permet d'acquérir de l'autonomie » approuve un éleveur du public.

EDITH CHEMIN, ADAGE

Rencontre avec les nouveaux animateurs



Mathilde Lefèvre remplace Tiphaine Daudin à l'Adage.

« J'ai pris la suite de Tiphaine, partie voyager en vélo sur les routes de France et d'Europe. J'arrive à l'Adage après une expérience d'accompagnatrice de porteurs de projet dans un espace-test agricole en Ile-de-France, et une expérience à l'ADASEA dans la Vienne auprès des agriculteurs en situation fragile. A l'ADAGE, je travaille sur Ecophyto comme ingénieur territorial, et auprès des groupes de l'Adage. »



Aurélien Leray prend la suite de Stéphane Boulent à l'Adage.

« Je suis arrivé à l'Adage début avril. J'ai travaillé deux ans en Bolivie auprès des producteurs laitiers de l'Altiplano pour Agronomes et Vétérinaires Sans Frontières en accompagnant des groupes de producteurs vers l'autonomie décisionnelle et alimentaire. Rentré en Bretagne en 2013, j'ai été salarié dans une ferme laitière bio à Pacé avant d'arriver à l'Adage en mars 2015. »



Au Cedapa, Anaïs Ghesquiere reprend le poste de Jeanne Brault.

« Après deux années passées auprès d'agriculteurs en difficulté à Solidarité Paysans Picardie, j'ai décidé de changer d'air et de venir découvrir la Bretagne ! L'accompagnement des éleveurs en difficulté m'a montré l'importance de l'autonomie sur sa ferme et dans ses décisions et m'a donné envie de travailler au CEDAPA. Arrivée mi-mars, je reprends la suite du poste de Jeanne. J'anime deux groupes d'échanges (les groupes Sud-Ouest et Mené), je travaille sur l'installation-transmission avec le Collectif Paysans 22 et suis référente sur les questions de MAE. »



Damien Audiennes remplace Maud pendant son congé maternité.

« Originaire de Haute Normandie, j'ai grandi dans une ferme de polyculture élevage. Après 5 années d'étude à Angers, j'ai décidé de partir en coopération au Tchad. J'y suis resté 2 ans et demi et j'ai animé une équipe de conseillers agricole : beaucoup de découvertes autant agricoles qu'interculturelles. En janvier 2015, je suis passé de l'arachide au trèfle en arrivant au CEDAPA pour remplacer Maud pendant son congé maternité. J'anime le groupe Ecophyto et le groupe « vèlages groupés de printemps. »

Une petite ferme normande qui dégage de la valeur ajoutée

Les éleveurs de l'Adage sont allés visiter la ferme de Pierre Gontier, en Basse-Normandie, le 14 avril dernier. Installé en 2007, il a repris la ferme familiale en système herbager et a développé un atelier de transformation.

« J'ai hésité avant de m'installer. J'ai travaillé à mi-temps sur la ferme en tant qu'aide familial. Je me suis familiarisé avec le monde agricole » explique Pierre Gontier. Il était freiné par le montant des investissements. « Ça représente une grosse somme et je n'étais pas chaud pour faire un emprunt au départ. Mais une fois qu'on s'est imprégné des prix, ça choque moins ». Il a finalement fait le choix de reprendre la ferme, avec 27 vaches de race montbéliardes et 35ha convertis en bio en 1998.

Pourtant, c'était une installation low-cost, contrairement à la plupart des installations en élevage laitier. Pierre a acheté seulement le matériel et le cheptel pour 80000 €. Le remboursement est assez faible : 500€ par mois. Terres et bâtiments sont en location. Il n'a pas construit de cathédrale, il utilise une petite étable entravée pour la traite et ses vaches sortent toute l'année.

Du pâturage toute l'année

Pierre s'est installé dans un système herbager rodé. Dès les années 80, son père avait privilégié les prairies RGA-TB et le système pâturant au détriment du système maïs-soja. Le système est toujours très pâturant. « J'ai 1.8T de foin conservé par vache par an, foin, enrubanné et ensilage confondus » explique-t-il. Les vaches dorment dehors toute l'année. Elles sont au fil avant au déprimage sur des parcelles de 4 ha. Autour du 15 avril, Pierre Gontier met en place des paddocks de 50 ares. Les vaches pâtureront ces paddocks jusqu'à fin novembre. Les vaches retournent sur un paddock toutes les 7 semaines. La production est de 5900L/VL/an.

Toutes les parcelles rentrent dans une rotation : 7 ans de prairies, maïs, blé.

Transformer pour créer de la main d'oeuvre



Une cave de 9 m² a été construite pour conserver les fromages.

Dès son installation, Pierre souhaitait s'investir dans un projet de transformation. « La transfo c'est une envie, pas un besoin » nous dit-il. Son objectif : faire vivre plusieurs personnes sur une petite ferme en augmentant la valeur ajoutée produite. Il a auto-construit un bâtiment multi fonction : au sous-sol une fromagerie de 25 m² et une cave de 15 m², au rez-de-chaussée, un petit magasin, le futur bureau de la ferme et un petit appartement pour accueillir les woofers. La construction s'est terminée en



Le troupeau de montbéliardes produit 160 000 litres de lait dont 20 000 litres sont transformés chez Pierre Gontier.

La vente des fromages est en circuits courts et est répartie entre : le magasin à la ferme, une Biocoop locale et la vente par des collègues sur le marché. Aujourd'hui, le temps passé à la fabrication et à la vente représente 20 heures par semaine. Pierre emploie 2 salariés à temps partiel, « cela représente un gros mi-temps salarié » estime-t-il. Luce, l'amie de Pierre a estimé le temps de travail de Pierre sur la ferme à environ 2100h sur l'année (un SMIC équivaut à 1600h). « La transfo, c'est pas de tout repos » nous dit Pierre, mais c'est la clé pour réaliser son ambition : que sa ferme soit un lieu de vie à multi-activités qui fasse vivre plusieurs personnes. Un projet d'installation de Luce est en cours d'étude ce qui permettrait d'alléger la charge de travail par personne et de développer les marchés locaux.

AURÉLIEN LERAY, ADAGE

La ferme

1.5 UTH

En agriculture biologique

35 ha de SAU dont 2 ha de maïs, 2 ha de blé et 31 ha de prairies.

Toutes les parcelles rentrent dans une rotation : 7 ans de prairie, maïs, blé.

Chargement : 2 UGB/ha SFP

27 vaches

5900L/VL/an

160 000 litres vendus par an.

Coût alimentaire = 53€/1000L

EBE = 62 500 €

EBE/produit = 55 %

EBE/1000L = 391€/1000L

André Pochon et la création du Cedapa

Suite et fin de l'interview d'André Pochon avec les premiers combats du Cedapa.

André Voisin et André Pochon

« Dans les années 60, il n'y avait pas une revue agricole sans une référence à André Voisin, agronome et auteur du livre « *Productivité de l'herbe* ». Il a posé les bases de la gestion de l'herbe. La différence entre Voisin et moi, c'est que Voisin n'avait pas vu que l'azote tuait le trèfle. Dans ma méthode, j'ai rallongé les temps de repousse et mis du trèfle.

Expliquer la méthode, dans un livre

En 1980, Raymond Février, Président de l'INRA, est venu visiter le CETA de Corlay. Il a fait le tour des prairies de différentes fermes. Il m'a encouragé à mettre tout ça sur le papier, et j'ai écrit « *La prairie temporaire à base de trèfle blanc* ». Ce livre eut beaucoup de succès. C'est de là que m'est venue l'idée de la création du CEDAPA. J'en ai parlé à Charles Josselin, Président du Conseil Général, qui m'a encouragé à créer une association pour montrer qu'un autre développement était possible. Le conseil général a par la suite toujours soutenu le Cedapa : majorité et opposition !

La création du Cedapa

Ainsi, en octobre 1982, on s'est réuni à 8 pour créer une association avec un objectif précis : montrer qu'on peut s'installer et vivre sur de petites exploitations. On a fait des études technico-économiques pour prouver que c'était viable : s'installer avec 20 vaches laitières sur 15 ha, avec 24 truies sur 24 ha, vivre de la vache allaitante, vivre du mouton c'est possible, vivre avec 100 000 litres de quota. Les deux premiers techniciens du Cedapa, Pascal Hillion et Luc Delaby, qui étaient objecteurs de conscience, nous ont bien aidés. Ces études sortaient dans la presse et on allait les présenter dans les écoles d'agriculture. Des jeunes s'inscrivaient dans notre démarche. Il nous restait à convaincre les banques qui étaient septiques. Je devais intervenir auprès d'elles.

Un cahier des charges pour compenser les primes maïs

Après la réforme de la PAC de 1992, les surfaces en maïs ensilage étaient primées à 2500 francs/ha. Rien pour l'herbe ! Nous avons créé un cahier des charges pour compenser cette injustice. Nous l'avons écrit à dix chez François et Yvette Clément. Nous avons invité le DRAAF pour le lui présenter et le convaincre de sa pertinence. Il a réussi ensuite à faire reconnaître ce cahier des charges comme MAE auprès de la région, mais il était seulement contractualisable sur la commune de Trémargat, par manque d'argent !

grève de la faim à Saint-Brieuc pour demander le versement de leur aide qui n'était toujours pas arrivé et l'extention du cahier des charges à tout le territoire. La grève de la faim a duré 9 jours en décembre 1995. Avec Suzanne, nous faisons le va et vient entre les grévistes et le Préfet pour que la négociation s'engage. Finalement, le cahier des charges a été accepté sur les bassins versants pollués. Il s'est progressivement étendu sur toute la Bretagne par la suite sous l'influence du Ministre de l'Agriculture Le Pensec.

L'INRA, sous l'impulsion de Michel Journet, a souhaité expertiser ce cahier des charges, en mettant en place un programme de recherche de 5 ans, appelé Système Terre et Eau. Cette étude qui suivait 27 fermes nous a permis de prouver la viabilité économique, écologique et sociale de notre système. L'étude a montré via des analyses d'herbe que l'herbe d'automne était bien assez riche, sans apport de complément azoté. A l'époque, certains agriculteurs donnaient du soja avec de l'herbe ! Elle a aussi mis en avant la betterave, qui pompait de l'azote jusqu'en novembre, alors que le maïs s'arrête en août. Elle a enfin prouvé, en comparant deux bassins versants, que les pesticides et nitrates étaient très faibles quand les systèmes à base d'herbe prédominaient.

	% de prairies dans la SAU	% de prairies en graminées pures/ la surface en prairie	Fertilisation azotée en moyenne (kg N / ha)	Azote lessivable (kg N/ha)	Concentration de nitrates dans l'eau (g nitrates/litre)	Résidus phytosanitaires dans l'eau
Stand Cau	70 %	0 %	22	20	19,6	Aucun détecté
Pouliou	50 %	44 %	123	61	32,7	Chargé

Les deux bassins versants sont similaires au niveau pluviométrie et géologie. Cependant, le bassin versant du Pouliou comprend plus de sols hydromorphes qui dénitrifient le milieu. Pourtant, les concentrations en nitrates sont plus importantes sur ce dernier. **Le bassin versant du Stand Cau a une meilleure qualité de l'eau grâce aux systèmes herbagers.** Relevés effectués en 1996 et 1997. Source : A la recherche d'une agriculture durable, INRA.

Suite à la mise en place de nos sessions de formation qui touchaient jusque 100 agriculteurs par an et de la reconnaissance officielle de notre cahier des charges comme MAE, il y a eu un gros boom d'adhérents, toujours présents aujourd'hui. Cependant, je constate que certains ne suivent pas toujours la méthode Pochon : ils implantent des prairies multi-espèces, ne mettent pas de P ni de K, ne se préoccupent pas du pH. On a du mal à voir de belles prairies comme avant. Je pense qu'il faut revenir aux fondamentaux ! Je constate aussi que beaucoup de gens passent en tout herbe, ça amène à des prairies de moins bonne qualité. Mettre un peu de cultures facilite l'autonomie pour la paille et l'alimentation, et permet le renouvellement des prairies !

Un avenir radieux pour les systèmes herbagers

L'agriculture autonome et économe a un avenir fantastique. Je ne suis pas pessimiste : les fermes qui s'agrandissent produiront toujours du lait coûteux. Le maïs fourrage a vécu aussi car le soja restera cher. On le voit bien : malgré un prix élevé du lait ces dernières années, beaucoup d'éleveurs sont en difficulté. L'avenir ce sont nos systèmes : la vache laitière à l'herbe et le porc sur paille».

SUZANNE DUFOUR, HILLION ET AURÉLIE CHEVEAU, CEDAPA



Une grève de la faim pour rendre accessible la MAE

Or, lors d'une réunion à Bruxelles, j'apprends que la Bretagne avait un budget pour les MAE qui n'était pas utilisé ! Je suis revenu expliquer ça aux gars de Trémargat. Ils sont devenus furieux et huit agriculteurs de Trémargat ont décidé de faire une

Les prairies à flore variée

Les prairies multi-espèces se sont développées ces dix dernières années notamment en zone sèche. On entend souvent parler de différents mélanges : mélanges suisses, mélanges 10 plantes, mélanges maison. C'est difficile de s'y retrouver. Ce dossier fait le point sur différentes pratiques. N'hésitez pas à nous contacter pour apporter votre expérience !

Ci-contre : une vache qui pâture un mélange à base de luzerne pâturée au GAEC Pradenn, à Mélesse (35).



Faire son mélange soi-même pour plus de satisfaction

Jean Paul Coutard, directeur de la ferme de Thorigné d'Anjou dans le Maine et Loire, a beaucoup de recul sur la composition des mélanges prairiaux. Son objectif : des prairies productives avec beaucoup de légumineuses, qui supportent la chaleur et les sols superficiels.

L'écho : quelles prairies multi-espèces implantez-vous à Thorigné d'Anjou ?

Jean Paul Coutard : Déjà, je préfère les appeler prairies à flore variée. Multi-espèces, ça donne l'idée qu'on met beaucoup d'espèces alors que nous mettons de 5 à 7 composantes. On fait des assemblages selon le mode d'exploitation souhaitée, la durée de vie de la prairie, la sociabilité. Il faut aussi savoir ce qu'on cherche dans l'équilibre entre robustesse et valeur. On ne peut pas avoir les deux. Souvent, les éleveurs veulent avoir des mélanges les plus rustiques possibles avec la même valeur que le RGA-TB. Ce n'est pas possible.

Les espèces qu'on met toujours dans nos mélanges :

- De la fétuque élevée à feuilles flexibles.
- Du RGA, car c'est la seule graminée pérenne adaptée au pâturage qui lève rapidement. Nous choisissons des RGA demi-tardifs à intermédiaires diploïdes et à faible remontaison.
- Du Trèfle Blanc car il a une très grande pérennité.
- Du Trèfle Hybride, à la fois pour des problèmes de sécheresse et d'hydromorphie. Il résiste mieux à l'hydromorphie que le TB.
- Nous mettons du lotier corniculé 9 fois sur 10, car nous avons 85 % de mauvaises terres à Thorigné. Comme je dis souvent, ça supporte tout sauf les bonnes terres, car il a un faible pouvoir de concurrence.

Le mélange de base est donc : 10 kg de fétuque, 8 kg de RGA (afin d'avoir le même nombre de graines de fétuque et de RGA), 3 kg de TB, 3 kg de TH et 3 kg de lotier. On obtient une forte proportion de légumineuses dans les prairies.

Ensuite, nous complexifions le mélange selon le milieu :

- Sur les terres moyennement hydromorphes, on ajoute 3 kg de fléole des prés. C'est une espèce tardive d'épiaison. Elle démarre assez vite au printemps. Et elle résiste mieux à la sécheresse que ce qu'on croit : pendant les printemps secs, la fétuque et le RGA ont disparu, la fléole est restée.

- Nous incluons du pâturin des prés, environ 3 kg en plus du mélange précédent. Nous importons des variétés suisses à aptitude fourragère. Il n'y a aucune sélection sur les pâturins à aptitude fourragère en France. Les pâturins français sont bons pour faire du gazon, mais pas du rendement en prairie. Le pâturin des prés a une fonction anti-vieillesse. Il faut le mettre dans les prairies qu'on veut faire durer. On le voit seulement à partir de la 3^{ème} année et il colonise les trous grâce à ses stolons, comme l'agrostis. Nous utilisons la variété lato.

Deux espèces nous posent problème :

- Le dactyle, qui même à 3 kg/ha prend le dessus.
- Le trèfle violet, qui est très invasif. Il est arrivé qu'on en sème 1 kg/ha, il a étouffé le reste et s'est effondré au troisième printemps.

Nous mettons ces espèces seulement pour des prairies de courte durée (moins de 3 ans). Nous mettons très peu de fétuque des prés, il faut que les terres soient de très bonne qualité.

Vous commandez du pâturin des prés directement en Suisse. Comment faites-vous ?

Les suisses n'aiment pas vendre des semences seules, ils préfèrent vendre leurs mélanges. En tant que ferme expé, nous arrivons à commander directement chez les suisses. Cependant, ça reste compliqué.

Que pensez-vous des mélanges suisses ?

Ces mélanges ne sont pas adaptés à nos conditions. La Suisse est en milieu continental où les prairies sont très hiérarchisées selon l'altitude. Ici, nous sommes en milieu océanique, où il n'y a pas de rupture pendant l'hiver avec du gel.

Que pensez-vous des mélanges tout-fait multi-espèces ?

La stratégie de ces mélanges est « on met tout on verra bien ce qu'il y a. » Or la satisfaction d'un mélange est plus grande

quand la composition est pertinente vis-à-vis de la zone. Pour moi, il est plus intéressant de faire ses propres mélanges.

Quel est le coût de vos mélanges ?

Cela dépend de la proportion de variétés certifiées bio. Par exemple, en lotier nous utilisons gran san gabrielo, qui coute 15 €/kg ! En gros, les semences coutent autour de 240 €/ha pour 27 kg/ha.

Comment gérez-vous le pâturage avec des mélanges aussi complexes ?

Nous avons un temps de repousse entre deux passages d'animaux de 35 jours, mais cela peut aller jusqu'à 6 semaines quand

on se fait déborder par l'herbe. De toute façon, les mélanges multi espèces épient un peu, c'est l'inconvénient. On fauche les refus pendant 1 mois au printemps.

Quels sont les sujets sur lesquels vous travaillez actuellement ?

Nous avons été très inquiets suite aux sécheresses printanières de 2009 à 2011. Le RGA a crevé. Nous faisons des recherches actuellement sur des RGA plus rustiques. Nous mettons différentes variétés de RGA sur des sols très superficiels et séchants pour observer ceux qui s'en sortent mieux.

PROPOS RECUEILLIS PAR AURÉLIE CHEVEAU, CEDAPA

Mélanges suisses : avis partagés

Des éleveurs satisfaits

Vincent Daboudet – GAEC de Gologouët à Laurenan (22)

« Nous avons implanté un mélange schweizer® 440 en septembre 2012. Ce sont des prairies qui gazonnent bien grâce au pâturin et à la fétuque rouge qui garnissent le sol. Les vaches sont toujours contentes d'y aller, le lait ne baisse pas quand elles sont dans cette parcelle. Les suisses sélectionnent vraiment sur la souplesse des feuilles et sur l'appétence. Par contre, ça pousse très vite, il faut revenir quasiment tous les 21 jours pour pâturer correctement. On ne peut pas tourner tous les 35 jours avec ce type de mélange. Et puis, ce sont des prairies précoces : pour bien les exploiter, je pense qu'il faut des terres portantes sur lesquelles on peut pâturer tôt dans la saison. En fait, ce sont des prairies mixtes fauche / pâture. Quand j'aurai des prairies de fauche à implanter, je mettrai ce type de mélange plutôt que du RGH TV».



La ferme : 160 ha de SAU dont 86 ha de prairies, 29 ha de maïs, 43 ha de céréales, 1,30 ha de betteraves, 3 UTH, 90 VL, 1,30 UGB/ha SFP, 35 jours d'intervalles de pâturage, 730 000 litres de lait produits, 6230 litres de lait produits/ha SFP.

Benoît et Isabelle Allain – GAEC du Wern à Ploubezre (22)

« J'ai commencé à implanter des prairies suisses en 2002. Je commandais directement les mélanges en Suisse, à l'époque il n'y avait pas de vendeur en France. En 2005, j'ai eu des doutes suite à des échanges avec des collègues. J'ai fait mes mélanges moi-même puis je suis retourné aux prairies suisses en 2008 et depuis je n'implante que cela. La production des prairies suisses est beaucoup plus stable. L'équilibre entre les espèces est meilleur et il n'y a pas de rouille. De plus, semer une prairie suisse ou une prairie multi espèces maison, c'est le même prix aujourd'hui, donc je n'hésite plus. J'ai différents types de prairies. Sur la surface pâturée, ce sont des mélanges 440 de longue durée. Les prairies durent environ 7 ans. Sur la surface de fauche, je mets la moitié en prairie suisse 431 et l'autre moitié en brome luzerne ou dactyle luzerne. Ces prairies sont fauchées et séchées en grange. Le foin de brome luzerne apporte de la fibrosité au foin de mélanges suisses qui sont fins. Je fais parfois des mélanges de mélanges suisses : quand j'ai une

parcelle qui va de l'hydromorphe au très séchant par exemple. Aussi, une chose importante, je respecte les doses de semis préconisées par les suisses, environ 36 kg/ha. Je me suis fourni chez les trois vendeurs (Schweizer®, OH® et RYTZ®). Je ne vois pas de grosses différences. Ce qui m'intéresse, c'est qu'ils ont 70 ans de recherche derrière eux, ils testent les variétés en mélange. Ils ne tolèrent que 2 graines de rumex par sac, contre 10 dans les variétés sélectionnées en France ! Ce qui est délicat, c'est la précocité d'épiaison. Il m'arrive de faucher devant les vaches mais c'est rare. »



La ferme : 82 ha de SAU, 15 ha de céréales, séchage en grange, 2 UTH, 47 VL dont 50 % de froments du léon, 87 UGB, 20 ha accessibles, bio, 180 000 litres produits en bio, 2680 litres produits/ha SFP, intervalles : 30-32 jours.

Des éleveurs déçus

Jérôme et Annie Le Goff – Ferme des Aulnays à Evran (22)

« Nous avons implanté des prairies suisses il y a trois ans. Deux mélanges ont été essayés, un en sol séchant et un en sol non séchant. Dès la deuxième année, le mélange Schweizer® Eco 41 semé en sol non séchant m'a déçu. Plusieurs variétés étaient très précoces. Les refus générés étaient broyés pour stopper les épiaisons et donner de la tendreté à l'herbe pâturée mais en vain. La remontaison était trop forte, je passais trop de temps sur le tracteur à dépenser du gazoil pour broyer du fourrage ! »



La ferme : 62 ha, 48 ha de prairies, 10 ha de mélange céréalière, 3 ha d'orge, 3 UTH, 45 jersiaises, 1,54UGB/ha, 185000 litres de lait, 3850 litres/ha SFP, sols plutôt séchants, intervalles de pâturage : 35-40 jours.

Schweizer® Eco 41 : 5.1kg de fétuque rouge, 4.8kg de dactyle, 4.5kg de fléole 3.6kg de pâturin des prés 3.6kg de RGA 4.5 kg de TB.

OH® 440 : 1,4 kg de TV, 4 kg de TB, 11,5 kg de RGA, 5,40 kg de dactyle, 5,8 kg de fléole et 8 kg de pâturin des prés.

OH® 431 : 8,2 kg de dactyle, 5 kg de fétuque rouge, 5 kg de RGA, 11,5 kg de pâturin des prés, 3,3 kg de trèfle blanc

PRAIRIES SUISSES : AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS

L'intérêt : la qualité des variétés. Les Suisses sélectionnent leurs variétés en mélange, avec peu d'engrais et en les exploitant en pâturage et en fauche. En France, les variétés sont sélectionnées en pures, avec un très fort niveau d'azote minéral et elles sont exploitées uniquement en fauche La sélection française est donc à l'inverse des pratiques des éleveurs herbagers.

L'inconvénient : les multiples dates d'épiaisons. Les mélanges sont composées de plus de 10 plantes, avec beaucoup de variétés. Ils contiennent à la fois des graminées précoces, intermédiaires et tardives. Les Suisses ont intérêt de faire varier les dates d'épiaisons : ils cherchent à faucher le plus possible au printemps pour remplir les granges avant le long hiver. Pour les bretons, c'est une autre histoire. Nous avons intérêt à avoir des épiaisons les plus tardives et groupées possibles pour faciliter la gestion du pâturage. Les mélanges suisses sont donc difficiles à gérer en pâturage.

Différentes stratégies suivant les situations

> Le RGA-TB : la référence en situation intermédiaire

Le Ray Gras Anglais et le Trèfle blanc sont les deux espèces présentant les plus importantes valeurs alimentaires : autant en UF, qu'en PDIN et PDIE. De plus, ce sont des espèces pérennes et souples d'exploitation. Le RGA montre ses limites quand les températures dépassent 25 °C.

Exemple au GAEC de Langren à Plouaret

Le GAEC de Langren à Plouaret a implanté des prairies multi espèces en 2011 et 2012. Les mélanges contenaient du RGA, de la fétuque, du pâturin, du TB, TV. Depuis ils sont revenus aux classiques. « Pour moi c'est simple : les prairies multi-espèces n'ont plus que du RGA-TB au bout de trois ans. Il n'y a pas de différence avec les prairies semées en RGA TB du même âge. En plus, en pâturage à cycle long comme nous, les prairies multi espèces ne sont pas faciles à gérer. Les vaches arrivent dans des prairies qui épient et le lait chute. Depuis 2013, on est revenus aux classiques : on sème du RGA très tardif et 3 ou 4 variétés de TB » explique Patrick Le Fustec.



La ferme : 85 ha dont 65 ha de prairies, 10 ha de céréales et 10 ha de pommes de terre. 4 UTH. 62 vaches, 320 000 litres de lait produits, 1,30 UGB/ha de SFP, 4900 litres de lait produits/ha de SFP.

Valeur alimentaire des principales graminées et légumineuses

	UFL	PDIN	PDIE	MAT	digestibilité
ray-grass anglais	0.98	97	94	155	0.70
ray-grass italien	0.90	70	82	112	0.62
ray-grass hybride	0.90	70	82	112	0.62
dactyle	0.91	121	98	193	0.76
fétuque élevée	0.79	89	82	141	0.66
fétuque des prés	0.97	99	95	158	0.73
brome	0.94	95	92	151	0.74
fléole	0.82	62	77	99	0.60
luzerne	0.73	112	85	178	0.74
trèfle blanc	1.03	144	109	229	0.81
trèfle violet	0.81	104	87	166	0.72
lotier	0.82	138	98	221	
sainfoin	0.83	90	84	143	0.64

Source : Valeur alimentaire au premier cycle, une semaine avant épiaison des graminées, respectivement début floraison des légumineuses, INRA.

> La fétuque élevée incompatible avec les intervalles longs entre deux pâturages.

Pascal Hillion, éleveur de vaches allaitantes à Saint Bihy (22) a des intervalles de pâturage allant jusqu'à 60 jours. « La fétuque avec le RGA-TB est difficile à gérer en intervalle longs à cause de l'épiaison précoce. Au stade de 60 jours, elle n'est plus appétente. J'ai arrêté d'en semer dans les mélanges pâturés. Par contre, j'ai fait un essai de fléole avec le RGA-TB. Même en épis, les animaux la mangent (je n'en met pas plus de 2kg par ha). J'en remettrai peut-être. Pour les prairies de fauche, j'utilise la fétuque en mélange avec la luzerne. »



La ferme : 38 vaches allaitantes limousines naisseur engraisseur, 40 ha de SAU dont 38 ha de prairies, 2 ha de méteil récoltés en enrubannage, 2 ha d'orge. 1 UTH. Sols limono-sableux sensibles au piétinement et orientés au Nord.

> Diversifier les légumineuses, mais pas les graminées, pour garder la souplesse d'exploitation.

En 2013, Jérôme et Annie Legoff, éleveurs à Evran ont acheté des mélanges à un vendeur de semences indépendant. « Ce sont aussi des mélanges tout fait, mais le choix des variétés est plus adapté à notre contexte pédoclimatique ». Ils sont satisfaits du résultat : une prairie avec des espèces et variétés tardives, l'herbe est tendre toute l'année. Cette prairie est réservée exclusivement à la pâture.



La ferme : 62 ha dont 48 ha de prairies, 10 ha de mélange céréalier et 3 ha d'orge, 3 UTH, 45 VL jersiaises, 1.54 UGB/ha, 184 000L de lait produits en bio, 3850 lait produits/ha SFP, sols hétérogènes plutôt séchant, 35-40 jours d'intervalle de pâturage.

Le RGA-TB implanté en 2015 chez Pascal Hillion

Prairie pâturée, zone intermédiaire

RGA tardif Samsara : 10 kg/ha
 RGA tardif Tryskall : 7.5 kg/ha
 TB Huia : 1 kg/ha
 TB Demand : 2 kg/ha
 TB Tivoli : 0.5 kg/ha
 TB Aurora : 2 kg/ha

Coût du mélange : 127 € HT /ha

Le mélange semé chez Jérôme et Annie Legoff

Prairie pâturée, zone séchante

RGA tardif Barnikki : 16 kg/ha
 RGA tardif Argoal : 24 kg/ha
 TB Grassland : 3 kg/ha
 TB Alice : 1.6 kg/ha
 TB Huia : 1.6 kg/ha
 TH : 3.2 kg/ha
 Lotier corniculé Leo : 1.6 kg/ha

Coût du mélange (bio) : 160 € HT/ha

> En situation séchante voir intermédiaire, la luzerne est très intéressante.

Au GAEC Pradenn à Melesse, les mélanges multi-espèces maisons sont pratiqués depuis 10 ans. L'objectif est d'avoir des mélanges équilibrés qui colonisent toute la surface et tous les horizons du sol. « *On tourne sur ces prairies à plus de 10T/ha, on est sur des bon sols c'est sur, mais la qualité du mélange joue son rôle* » expliquent les associés. Ils intègrent de la luzerne pâturée (variété luzelle) qui apporte de la fibre et un autre type de protéine dans la ration. « *Le trèfle, ça fait des stolons alors que la luzerne va exploiter les horizons profonds donc décompacter nos sols lourds et chatouiller un peu les chardons et rumex !* » ajoutent-ils. De plus, ses racines profondes offrent une meilleure résistance à la sécheresse. Le problème que voient les associés aux mélanges maison est qu'une fois qu'on a un peu de recul sur une variété, elle a parfois disparu des catalogues des semenciers. « *Pour pallier ce problème, on essaie de suivre les lignés de sélection, ça nous permet d'avoir les propriétés générales de la variété qu'on voulait* ». Une autre astuce : « *pour être sur d'avoir les variétés que l'on veut, on passe commande 4 mois avant de semer ma prairie* ».



La ferme : 100 ha dont 73 ha de prairies, 14 ha de maïs et 13 ha de mélange céréalier, 3 UTH, 88 VL Holstein, 1.5 UGB/ha, 510100 L de lait produits en bio, 58600 litres de lait produits/ha SFP, sols sains et profonds, 35 jours d'intervalle de pâturage.

> Utiliser des variétés de luzerne de fauche pour les prairies pâturées.

« *Dans mes prairies pâturées, je préfère mettre de la luzerne de fauche plutôt que de la luzelle car dans le temps ça fatigue moins et les vaches aiment ça. Les prairies sont exploitées tant qu'elles sont belles. J'ai des prairies de plus de 10 ans dans la rotation. Le rendement des prairies est de 9T de matière sèche par hectare et par an (moyenne calculée sur les 3 dernières années)* » explique Emmanuel Dessenne, éleveur à Drouges.



La ferme : 41ha dont 33ha de prairies, 4ha de maïs, 4ha de mélange céréalier. 45VL Holstein, 1.46UGB/ha, 254000L de lait produits en bio. Lait produit/ha : 6850L/ha SFP, sols sains et profonds, 35 à 45 jours d'intervalle de pâturage

> Le festulolium dans les mélanges pour zones séchantes : décevant.

Le festulolium est une espèce hybride entre une fétuque élevée et un RGI. Plusieurs éleveurs ont été déçus « *J'ai arrêté de semer du festulolium : il était peu productif et peu résistant* » explique Jean Pierre Guernion. Hervé Simon complète « *J'ai semé plusieurs fois du festulolium, la première fois j'étais très satisfait avec la variété felopa : il démarrait bien et est resté 4 ans. La dernière variété que j'ai utilisée, perin, m'a déçu : elle produisait moins et n'était pas très pérenne. J'ai arrêté d'en semer depuis deux ans*».

COMMENT CONNAÎTRE LA PRÉCOCITÉ DES GRAMINÉES ?

Il faut se renseigner sur la **date d'épiaison** de la variété. Vous trouverez toutes les dates d'épiaisons sur le site : www.herbe-book.org.

Groupes de précocité	Fétuques, dactyle et bromes	Ray-grass	Fléole des prés
Très précoce		24 au 30 avril	16 au 23 mai
Précoce	9 au 15 avril	1 ^{er} au 8 mai	24 au 31 mai
Demi-précoce	16 au 23 avril	9 au 15 mai	1 ^{er} au 8 juin
Intermédiaire	24 au 30 avril	16 au 23 mai	9 au 15 juin
Demi-tardif	1 ^{er} au 8 mai	24 au 31 mai	16 au 23 juin
Tardif	9 au 15 mai	1 ^{er} au 7 juin	
Très tardif	16 au 23 mai	8 au 15 juin	

Le mélange classique semé au GAEC Pradenn

Prairie pâturée Zone intermédiaire.

RGA précoce Carvalis 3.5 kg/ha
 RGA demi tardif Rossera 3.5 kg/ha
 RGA précoce Barcampo : 3.5 kg/ha
 RGA semi tardif Alcazar : 3.5 kg/ha
 Fétuque Belfine : 4 kg/ha
 Fétuque Préval : 2 kg/ha
 TB précoce Merwi : 1.5 kg/ha
 TB tardif Mérida : 1.5 kg/ha
 TH Dawn : 2 kg/ha
 Luzerne Luzelle : 6 kg/ha

Coût du mélange (bio) : 180 € HT/ha

Prairie semée en septembre pour chez Emmanuel Dessenne

Prairie pâturée, zone séchante

RGA tardif Resserer : 4 kg/ha
 RGA tardif Alcazar : 4 kg/ha
 Fétuque des prés Préval: 4 kg/ha
 Fléole Presto : 2 kg/ha
 Luzerne Neptune inoculée : 8 kg/ha
 TB Mérida : 2 kg/ha

Coût du mélange (bio) : 182 € HT/ha

Le mélange semé chez Jean Pierre Guernion en 2014, prairie pâturée :

Prairie pâturée, zone très séchante

RGA demi tardif Zagora : 7 kg/ha
 Fétuque Callina : 9 kg/ha
 Fétuque des prés Préval : 2,5 kg/ha
 Luzerne Luzelle : 8 kg/ha
 TB Huia : 1,5 kg/ha
 TB Demand : 0,5 kg/ha

Coût du mélange (bio) : 176 € HT /ha

DOSSIER RÉALISÉ PAR AURÉLIEN LERAY ET AURÉLIE CHEVEAU.

N'hésitez pas à nous faire part de ces avis sur l'écho par téléphone, par courrier ou par mail :

Adage 35 : 02 99 77 09 56 - contact@adage.org
 17 rue du bas village CS 37725
 35577 CESSON-SEVIGNE Cédex

Cedapa : 02 96 74 75 50 - aurelie.cedapa@orange.fr
 2 avenue du chalutier sans pitié BP 332
 22193 PLERIN Cédex

Un système à la néo-zélandaise avec des prairies complexes

Le système herbager, ce n'est pas une recette unique ! Christian et Claudine Le Bonniec ont développé un système herbager différent depuis 20 ans : prairies multi espèces, paddocks de 1 jour, temps de retours plus courts. Retour d'expérience.

« On a fait 3 ans la méthode Pochon avec des résultats décevants. Mes mélanges ne résistaient pas au sec : je n'avais plus d'herbe au 15 juin. Un représentant de la méthode Vellescop est venu en 1995, et on a changé : prairies multi espèces, fumure spécifique. » se souvient Christian Le Bonniec, éleveur de vaches laitières à Tonquédec.

Aujourd'hui, les éleveurs achètent des mélanges composés de :

- 17 kg de graminées dont des graminées à feuilles fines et des graminées avec un système racinaire puissant (13 kg de RGA, 3 kg de pâturin des prés, 1 kg de fléole et 1 à 2 kg de dactyle)
- 8 kg de trèfle : 3 kg de trèfle blanc (2 variétés de nains), 3 kg de trèfle incarnat pour avoir du rendement la première année, 1 kg de trèfle hybride et 1 kg de trèfle violet.
- 1 petit kilo de chicorée et 1 gros kilo de plantain

« Je ne m'intéresse pas trop aux variétés, ce qui joue le plus ce sont les espèces » estime Christian qui achète des mélanges tout fait de graminées légumineuses, auquel il rajoute la chicorée et le plantain. Le prix est de 180 €/ha. Pour Christian et Claudine, le prix n'est pas un critère de choix « C'est rien du tout de payer plus si on sort un pâturage de plus pendant 6 ans. Ce sont de fausses économies de diminuer les coûts d'implantation » explique-t-il.

Du dactyle plutôt que de la fétuque ?

« Je préfère le dactyle à la fétuque car il est plus appétent, une fois qu'on le maîtrise. La fétuque durcit plus vite que le dactyle. Il ne fait pas de touffe s'il est bien rasé à chaque passage. » Ces pâtures durent 8 ans, ensuite le rendement a tendance à baisser.

Intérêts de la chicorée et du plantain

Les éleveurs sont très satisfaits « Cela fait deux ans que je mets systématiquement de la chicorée dans mes pâtures. Dès la première année, ça fait de la bouffe. Les vaches adorent ça. Le plantain produit beaucoup en été aussi. La chicorée et le plantain ont des racines profondes. Ça diminue donc les rumex, puisque d'autres plantes font le travail de décompactage à leur place. »

Les mélanges suisses

« Nous avons semé des mélanges suisses OH en 2011, pour le pâturage. Le prix était le même que les autres mélanges. Ce sont aujourd'hui de belles prairies, mais pas plus que les multi espèces classiques » expliquent-ils. « Les graminées dans les mélanges suisses ont mis du temps à s'implanter, elles ont eu du mal à taller au départ. Aujourd'hui, elles sont de bonne qualité. C'est par contre impossible de savoir si ces prairies donnent plus de rendement, en tous cas ce n'est pas net » analysent les éleveurs.

C'est l'exploitation qui fait tout

« Avant 2011, on avait des paddocks de 1 ha à 1,50 ha. On mettait un fil avant et on passait la barre de coupe avant les



« Une prairie temporaire, c'est plastique. La flore change avec une bonne gestion du pâturage, mais aussi avec une mauvaise gestion » explique Christian

vaches car certaines espèces épiaient » se souviennent-ils. De retour de Nouvelle Zélande, leur fils les convainc de mettre en place des paddocks de 1 jour. « Nous n'étions pas pour. Dès la première année, le rendement a explosé. Cela a tout changé : les vaches mangent très bien, avant elles refusaient de manger le dernier jour. On a gagné beaucoup de lait. Les bouses sont plus étalées, il y a moins de déséquilibre dans la parcelle. C'est du boulot, c'est des bacs à eau, mais on y gagne. »

Les temps de repousses entre deux passages sont de 20 à 22 jours. Les paddocks sont toujours fauchés une fois par an, soit en enrubannage soit une fauche des refus : « impossible de faire autrement en multi espèces » affirment Christian et Claudine. Le résultat est tout de même satisfaisant car d'après un bilan fourrager, la production des prairies est de 8 tonnes de MS valorisées/an ».

AURÉLIE CHEVEAU, CEDAPA

La ferme

39 ha, répartis en 25 ilots situés au max à 1,5 km de la ferme
2,5 ha de maïs
36 ha en herbe dont 29 ha accessibles
UGB : 63, 90
VL : 49,42 jersiaises
261 269 litres vendus en conventionnel
5300 litres de lait vendus / vache
TB : 53,71 TP : 37,71
Prix du lait = 436 €
Marge brute / 1000 litre = 328 € / 1000 litre
EBE = 59 229 €
EBE / 10000 litres vendus = 226 €
736 kg de concentrés par VL dont 200 kg de tourteau de colza et 500 kg de maïs grain humide
Rendement en herbe valorisé (calculé après un bilan fourrager) = 8 tonne de MS / ha en moyenne sur la ferme
Fertilisation des prairies : 200 kg de produits bactériol/ha/an à 500 €/tonne
Source : bilan comptable 31 mars 2014



Les chèvres du Cap



Une route sinueuse longe la mer, le Fort La Latte est à 300 mètres, un panneau à droite indique « Chèvrerie du Cap ». Eric et Véronique Deleplace sont installés ici depuis 15 ans.

Quand on leur demande d'où leur est venue l'idée de s'installer, Eric répond en souriant: « le pourquoi du comment, c'est un peu la honte ». « Je suis un parigot au départ, commence Eric, quand j'étais petit je détestais faire des trucs de mes mains ». La famille d'Eric a une maison à Saint Cast où il vient souvent. Véronique a grandi dans le secteur. Ils se rencontrent en vacances. « Quelques années plus tard, on a loué une maison avec 1000 m² de terrain. Je me suis dit : je ne vais pas tondre ça, c'est trop grand. Alors j'ai pris une chèvre ». Eric est alors comptable au casino de Plévenon, et décide de quitter son emploi. « Un soir, un collègue vient à la maison, on discute en buvant une bière, la soirée avance et il me dit : t'as une chèvre, tu devrais faire éleveur de chèvres. Les semaines suivantes, j'ai fait le tour de toutes les chèvreries de Bretagne et de Navarre ». Cette idée ne le quitte plus. Quelques mois plus tard, il entre en formation au CFPPA de Melle dans les Deux Sèvres. Nous sommes en septembre 1998.

Ensuite tout s'enchaîne. Les chevrettes arrivent en février 1999. Eric est officiellement installé en septembre 1999. « Au début, on avait 3,5 ha avec 30 chèvres ». Véronique travaille au Fort La Latte depuis quelques années. Les terres appartiennent au propriétaire du Fort et étaient disponibles. « 3,5 ha, on savait que c'était chaud ». Le bâtiment a été construit la première année. « Pendant les mises bas, je terminais la fromagerie ». Véronique travaillait toujours et Eric faisait alors 5 marchés par semaine. « C'était chaud, on a morflé les trois premières années ». En 2002, Véronique s'installe sur la ferme, elle s'occupe de la transformation fromagère. En 2005, elle reprend les marchés. « Les ventes ont augmenté quand Véro a fait les marchés. Je ne suis pas trop relations publiques. Les clients voyaient bien que ça me faisait chier » explique Eric avec ironie.

En 2005, le système est en place : 45 alpines en lactation, une bonne organisation du travail et les ventes qui décollent. La surface de la ferme est alors de 10 ha. Elle a augmenté petit à petit au gré des opportunités. C'est toujours le facteur limitant. « Nous n'étions pas autonomes en foin ni en céréales ». Les éleveurs doivent emmener les chèvres assez loin. « C'est un plaisir quand t'as que ça à foutre » ironise Eric. En 2010, la situation se débloque. Les éleveurs récupèrent 5 ha qui touchent la chèvrerie. « Aujourd'hui, on a 15 ha, on est autonomes, on vit à deux dessus, on est propriétaires et nous gagnons notre vie. Je connais des gens qui ont 120 ha et qui pleurent ».

La vente des fromages se fait principalement sur 3 marchés par semaine : Erquy, Saint Cast et Plover sur Rance. Les éleveurs livrent quelques restaurants proches de la ferme et deux magasins bio. Le bâtiment construit en 2000 est inchangé. « Sur les plans de bâtiment et de fromagerie, on ne s'est pas plantés. La formation à Melle était sérieuse là dessus. Et j'avais soumis mes plans au plus de monde possible » indique Eric.

Les dix premières années n'ont pas été simples, ils ne le cachent pas. « La gestion du troupeau : là-dessus on a bien merdé. On s'est installés avec des chevrettes. L'avantage,



Véronique et Eric étaient signataires de la SFEI mais ne peuvent pas contracter la MAE SPE en 2015 !

En effet, il faut au minimum 10 UGB, soit 66 chèvres de plus d'un an ! Ce cas est fréquent chez les éleveurs de petits ruminants !

c'est que tu choisis la qualité sanitaire : indemne de Qæv et de fièvre Q. Le souci c'est que ton troupeau vieillit » En 2008, le troupeau avait 8 ans, les mises bas ont été compliquées et les lactations réduites. « On est ni l'un ni l'autre du milieu agricole. Y'avait un côté humain. On a pas voulu voir le fait qu'il fallait renouveler ». Après avoir frôlé la faillite, le couple prend le problème à bras le corps en renouvelant au maximum le troupeau. Aujourd'hui, la pyramide des âges est régulière et le renouvellement est de 6 à 7 chevrettes/an.

La satisfaction est présente chez ces éleveurs malgré la quantité de travail excessive « 14 heures par jour en ce moment ». A la question : que diriez-vous aux jeunes qui s'installent ? Ils répondent : « il faut savoir que c'est trois métiers et qu'il faut être bon dans tout. Et qu'on a quand même plus trop le temps pour la famille et les amis ».

AURÉLIE CHEVEAU, CEDAPA

La ferme

SAU : 15 ha dont 2 ha de céréales et 13 ha de prairies multi espèces. Passage en bio en 2007
45 chèvres produisant 550 litres/lactation
Mises bas : première quinzaine de mars
Traite : 2 traites/jour. A l'automne, passage en monotraite parfois.
Alimentation : foin et pâturage toute l'année. Les chèvres dorment à l'intérieur et sortent tous les jours de l'année.
Ration hiver et été sec : 100 % foin.
Ration printemps : 20 % foin 80 % pâturage.
500 g de méteil fermier/jour toute l'année
Besoins en foin : 100 rounds de foin de 250 kg de MS.
Taille du bâtiment : 300 m² dont 100 m² de stabulation libre.
Fromagerie : 50 m²
Installation de traite : 4 postes, 1 quai de traite, 3 heures/traites
Travaux des champs et curage délégués sauf fanage et andainage.
Transformation du lait en fromages lactiques

Gestion du troupeau

Pas de concentrés pendant la traite pour éviter le stress de la distribution des concentrés qui peut bloquer le lait.

Parasitisme : Les traitements sont rares. Ce sont des traitements chimiques au coup par coup. « Quand je vois une chiasse, je regarde si elle a été traitée dans les six derniers mois. Si elle a été traitée, ce n'est pas un problème parasitaire. Si ça fait plus de 6 mois, je lui donne un anti parasitaire ».

Gestion du pâturage : Les chèvres ne reviennent pas avant 5 semaines sur le même paddock, et restent 1 semaine maximum par paddock.

Rencontre avec Claude Gesbert

Le périple de Samuel Dugas à la rencontre des agriculteurs du Cedapa continue ce mois-ci. Après une soirée chez Jean Pierre Guernion, il arrive chez Claude Gesbert, éleveur allaitant à Pléguien.

Le Nord a ses baraques à frites. Le Goëlo a ses magasins de crêpes et galettes à emporter. Claude est venu nous chercher sur la place de l'église, à Pléguien. Il en profite pour acheter une demi-douzaine de galettes au *délice breton*. Puis il nous emmène chez lui, à Kergolot.

Sa ferme est assise sur 58 hectares (dont 54 accessibles) et 40 mères charolaises. C'est un système herbe. Il y a aussi 3 ha cultivés en blé et 2 en méteil. Claude s'est installé en 95 à 40 km d'ici, de l'autre côté de la baie de Saint Brieu, à Morieux. En 2000, avec un copain routier, il a déménagé sa ferme. Au sens propre. Le duo complice a fait des tournées de semi-remorques pendant une semaine, avec des journées de 6 h à minuit.

Sur ses nouvelles terres, dans le Goëlo, ses prairies n'étaient pas mirobolantes. «*Dédé Pochon est venu, il disait 'mets de la potasse, mets de la potasse!'*». Claude mettra de la fétuque. Il a remarqué qu'elle est plus adaptée sur ses terrains que le Ray-grass anglais.

Puis, lors d'une formation, il entend parler d'un gars qui a soigné la plaie d'une vache en utilisant le pus dynamisé. Un jour, Claude essaye. Ça marche. Il apprendra plus tard qu'il s'agit d'isothérapie. Ça sera sa porte d'entrée dans le pays de la biodynamie. Il adhère à l'asso Buez an Douar et lit les œuvres de référence.

«*On dynamise tout en biodynamie*» me dit Claude. Même le bonhomme: en lui ouvrant un nouvel univers, ça l'a remotivé. «*Je ne savais plus où j'allais. La biodynamie, ça m'a dit ce qui n'allait pas*». Avec cette approche, il y a un gros travail autour du fumier, qui devient un élément central du système et qui est l'objet de nombreux soins et préparats. Il y a aussi les solutions à épandre sur la terre. Claude a auto construit son pulvé: prenez un vieux chauffe-eau, une pompe à membrane, un essuie-glace, une rampe et assemblez !

Artiste du poste à souder, Claude a aussi construit sa bineuse avec l'armature d'un vieux vibro ainsi que sa propre déterreuse

à betteraves. Car Claude cultive aussi des racines magiques : les betteraves. Il utilise la méthode du repiquage.

Je m'intéresse de près à sa méthode car je veux faire comme lui, depuis que des témoins de Jéhovah sont venus me voir un dimanche matin. Ce sont des paysans de mon village, alors je les ai invités à prendre le café. Finalement, on a plus parler de betteraves que de Jéhovah. Quand je leur ai parlé de mes difficultés à cultiver des betteraves en bio avec le semis direct, ils ont tout de suite évoqué le repiquage. Depuis, j'ai appris qu'il y en a plus qu'on ne pense à procéder ainsi, dont Claude : «*en mars, je déchaume une prairie puis je laboure*» Le lit de semence ainsi tôt préparé, on peut faire plusieurs passages de vibro pour nettoyer le terrain. Pendant ce temps-là il fait sa pépinière : il sème des graines plurigerms (très bon marché comparées aux monogermes!)

Il obtient ainsi ses plants qu'il va repiquer fin mai début juin sur la terre chaude et propre. Le repiquage est un chantier gourmand en coups de main : Pour son hectare, il faut compter 3-4 jours à 7 ou 8. Mais le résultat est étonnant : il y a des années où il n'a même pas besoin de biner tellement les betteraves sont propres.

Claude s'intéresse à la biodynamie depuis 2006 mais n'a commencé sa conversion bio que depuis octobre 2013. Il en a profité pour arrêter les taurillons. Il a aussi arrêté le maïs. J'ai fait comme lui. C'est très facile finalement, il suffit d'arrêter d'en semer.

La diversification le démange alors il gratte un petit peu: «*Je suis un peu parti en légumes, je ne sais pas si j'irai bien loin*». Claude a fait un essai de carottes, «*peut-être parce que j'ai le mal du pays* », Morieux, le pays de la carotte...

Claude sait aussi faire du pain d'épice, sans doute le meilleur des Côtes d'Armor! On l'engloutit au petit déjeuner, puis en route vers le sillon de Talbert, la côte de granit rose et enfin Ronan Guernion, à Tonquédec !

SAMUEL DUGAS, BAIS (35)

ANNONCES

En Mayenne, au Bourgneuf la Forêt (20km de Laval), GAEC avec 3 associés, **recherche candidat(e) polyvalent(e)** (compétences en lait et suivi de cultures) pour préparer un départ en retraite de l'un des associés.

Ferme de 43 ha en production laitière (270 000 L en conversion bio) et un atelier maraîchage bio diversifié en vente directe (1 ha en plein champ et 1500 m2 sous serre). Période de salariat possible avant installation.
Contact : 02 43 69 63 18
gaecdelacailletiere@hotmail.fr"

L'écho du CEDAPA (bimestriel)
2 avenue du Chalutier Sans Pitié, BP 332, 22193 Plérin cedex 02.96.74.75.50 ou cedapa@wanadoo.fr
Directeur de la publication : Patrick Thomas
Comité de rédaction : Pascal Hillion, Joël Le Calvez, Suzanne Dufour, Christophe Carro, Franck Le Breton, Joël Guillo, Samuel Dugas, Bernard Morel, Pierre Yves Plessix, Isabelle Petitpas, Laurent Lamy, Philippe Hautbois
Animation, coordination : Tiphaine Daudin et Aurélie Cheveau
Mise en forme : Aurélie Cheveau
Abonnements, expéditions : Brigitte Tréguier
Impression : Roudenn Grafik, ZA des Longs Réages, BP 467, 22194 Plérin cédex.
N° de commission paritaire : 1113 G 88535 - ISSN : 1271-2159

Je m'abonne à l'écho du Cedapa

Nom :	Je m'abonne pour	1 an (6 numéros)	2 ans (12 numéros)
Prénom :			
Adresse :	Adhérents / étudiants	23 €	35 €
CP : Commune :	Non adhérents / établissements		
Profession :	Scolaires	32 €	55 €
	Soutien, entreprises	45 €	70 €
	Adhésion Cedapa	50 €	

Bulletin d'abonnement à retourner avec le règlement à l'ordre du Cedapa à l'adresse :
L'écho du Cedapa - BP 332 - 22193 PLERIN cedex

J'ai besoin d'une facture

